

PROPOSITION DE MASTERCLASS en prolongement de l'évènement

Palestine un territoire en images (titre provisoire) Cinéma, débats, lectures, rencontres
MuCEM du 9 au 12 mars 2017 et du 16 au 19 mars

La Masterclass peut avoir lieu du 9 au 12 ou du 16 au 19 en articulation avec l'évènement. Projection, débats, lectures et rencontres l'après-midi et en soirée au MuCEM puis masterclass le matin.

Palestine un territoire en images

organisé par Geneviève Houssay et Rasha Salti

Programmation au MuCEM du 9 au 12 mars 2017 et du 16 au 19 mars (jeudi à dimanche)

Depuis la découverte de la photographie, et tout au long du XIXe siècle, la Palestine, lieu tant fantasmé de la Terre sainte, a fait l'objet d'une « croisade pacifique ». Les missions religieuses et archéologiques européennes se sont succédé à la recherche de preuves « objectives » établissant que les théories de Darwin sur l'évolution des espèces, et la Création, étaient fausses. Quitte à les fabriquer. À leur grande surprise, et avec déception, leurs membres ont trouvé, à leur arrivée en Palestine, une société et une économie modernes et en plein essor. Malgré cette confrontation au réel, ils ont oeuvré à saisir et abstraire par l'image une Palestine figée dans le temps, immobile à travers les siècles, en attente tout à la fois de sa « résurrection » et sa « rédemption » à venir. En somme, il s'agissait de photographier un peuple et des lieux en instance de disparition pour incarner le fantasme européen.

L'industrie des cartes postales a d'abord nourri ces mythologies. Puis, tandis que l'antisémitisme a crû, et que les discours sionistes se sont répandus, la représentation de cette Terre est devenue « sainte », et « sans peuple ». Comment fabrique-t-on de l'abstrait avec le plus concret des procédés, la photographie ? En 1948, la Palestine et son peuple pénètrent dans une dimension autre avec l'établissement de l'Etat d'Israël et l'expulsion d'environ un million de Palestiniens vers les pays arabes avoisinants. La Palestine risque alors de disparaître entièrement, les expulsés sont qualifiés de réfugiés « arabes », les rendant en quelque sorte invisibles et abstraits, même dans leur définition. Quant à ceux qui restent, ils sont qualifiés de « présents-absents » ou de « population arabe d'Israël ». Pendant des décennies, le mouvement national palestinien va lutter pour obtenir la reconnaissance internationale, la légitimité de l'existence de la Palestine et des Palestiniens, et pour leur représentation. Le revers ou la conséquence de cette lutte a été de chercher à « rassembler » (ou de faire « communier ») un peuple écartelé entre les camps de réfugiés, les villes de pays voisins (la Jordanie, la Syrie et le Liban), et les exilés en Europe, en Amérique du Nord ou au Chili. Le mouvement national palestinien et les Palestiniens dispersés dans le monde se sont alors évertués à coudre les déchirures de l'expulsion, en préservant et transmettant leur enracinement à la terre, la mémoire des rites, des moeurs culturels, du folklore et des traditions mais aussi en diffusant et en faisant circuler les multiples représentations de la vie contemporaine au travers d'affiches, d'images et d'écrits (poésie, roman) et de musique. Après 1948, la terre devient une abstraction traumatique, la « palestinieneté » un vécu (des rituels, des histoires, des photographies) transmis comme héritage familial via une langue mère.

En 1993, avec les accords d'Oslo, les projections prennent de nouvelles formes. Face à la reconnaissance du droit d'existence des Palestiniens et de la nécessité de la souveraineté d'une autorité palestinienne, Israël déploie un système d'occupation militaire et de contrôle sécuritaire draconien pour assurer sa protection. Le territoire occupé est morcelé en zones, A, B et C, dans une logique de contrôle. Inversement, l'autorité Palestinienne, dont le pouvoir est très restreint, se trouve en crise de légitimité politique et projette sa propre vision de souveraineté et développement en la Palestine. Celle-ci s'avère très semblable à celle de Dubaï, ou des « nouvelles villes » des Emirats, où dominent les principes de sécurité, avec des privilèges exclusifs et une certaine privatisation.

Dans ses écrits sur la Catastrophe de 1948, Elias Sanbar défend l'argument que les Palestiniens n'ont pas seulement été expulsés de leur géographie, mais aussi du Temps. Leur combat politique pendant presque cinquante ans a été de 'réintégrer' le Temps. Après les accords d'Oslo, les Territoires occupés ont été 're-parcellés' en zones de contrôle pour assurer la sécurité de l'Etat d'Israël. La logique de contrôle s'est concrétisée par la transformation du paysage (des déforestations, entre autres), mais surtout par l'exercice d'un contrôle du mouvement des gens entre les zones, avec des tours de contrôle, des barrages, des caméras. L'expérience du temps, le vécu du mouvement sous l'égide des accords de non-paix, et de non-souveraineté portent en eux toutes les contradictions des compromis politique et de la démagogie.

À travers des débats, des projections de films, des conférences d'artistes et des installations de vidéos et de photographies, cette programmation propose d'explorer les thématiques suivantes :

- Palestine, terre de projections : Idéologies, imaginaires, subjectivité
- Palestine : Territoire, terroir, mémoire
- Temporalités de l'occupation
- L'archive, création et subversion
- L'Absurde, le détournement, et la résistance

Les réalisateurs, vidéastes et artistes considérés (mais non confirmés) : Basma al-Sharif, Elias Sanbar, Elia Suleiman, Jumana Manna, Michel Khleifi, Mahdi Fleifel, Yazan Khalili, Decolonizing Architecture, Annemarie Jacir, Rashid Masharawi, Yazid Anani, Hany Abu-Assad, Sharif Waked, Souad al-Amiry, Jamal Khalileh, Mais Darwaza, Nahed Awad, Kamal Aljafari, Dor Guez, Marwan Rechmaoui, Raed Andoni et Khaled Hourani.